

Pauvre pigeons !

Fuyant la foule cosmopolite des joueurs, des rastaquouères, des cocottes (oh ! les vieilles cocottes qui remorquent d'affreux roquets en paletots), je me plaisais souvent à escalader les montagnes rocheuses qui font ceinture au riant azur méditerranéen. Les sentiers pris au hasard, à travers les cultures étagées en gradins, me conduisaient jusqu'aux sommets tout dénudés, d'où l'œil embrasse des panoramas grandioses. De la *Turbie*, puis plus haut, du *Mont Agel*, on distingue fort bien l'île de Corse; la principauté a l'aspect d'un relief géographique. Tout le long de la côte, c'est l'éternel printemps de la chanson de Mignon : c'est un enchantement. On se retourne, les pics neigeux des Alpes maritimes étincellent au soleil : c'est la désolation. Le contraste est saisissant.

A mi-côte, entre Monaco et Menton, est le village de *Roquebrune*, amas pittoresque de maisons grises émergeant de la verdure sombre des chênes-verts, des pins et des citronniers. Avec ses ruelles tortueuses, en escaliers, voûtées de distance en distance, vrais coupe-gorge, et son château aux murailles crénelées, ce village donne l'impression d'un ancien repaire de bandits.

En dessous de Roquebrune, cachant Menton aux Monégasques, s'allonge un promontoire boisé qui aboutit au cap *Martin*. Là, était autrefois une petite cité romaine, *Lumone*, dont un vieux mur subsiste seul.

Ce sont des oliviers superbes qui boisent ce promontoire. L'olivier est toujours capricieusement branché; son feuillage gris et ténu laisse filtrer l'azur du ciel et frissonne au moindre souffle de la brise. C'est au cap Martin que je m'installais de préférence pour admirer la mer et aspirer le vent du large aux âcres et fortifiantes senteurs.

Toute unie, la Méditerranée a des reflets de satin; mate